Document généré le 5 juin 2025 02:30

XYZ. La revue de la nouvelle

Au dépanneur

Donald Alarie

Numéro 84, hiver 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3257ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Alarie, D. (2005). Au dépanneur. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (84), 7–10.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Au dépanneur
Donald Alarie

Les dépanneurs sont des endroits étranges. Jadis, ils n'étaient que de petits marchands de friandises et de boissons gazeuses. Puis, peu à peu, ils sont devenus des magasins où l'on trouve presque tout. Bientôt, on y vendra sûrement des pneus. On les offrira à un prix plus cher qu'ailleurs, il est vrai. Mais, comme le nom l'indique, ça dépanne. En tout cas, ça me dépanne, car je suis souvent trop paresseux pour me rendre jusqu'à l'épicerie en auto. Alors que le dépanneur est tout près, à trois portes de chez moi. Je peux même m'y rendre en plein hiver sans mettre mes bottes ni mon manteau. Ou, en été, à peine vêtu.

Nous étions en janvier, le douze plus précisément, il faisait quinze au-dessous de zéro. Il était environ vingt-deux heures trente. Un mardi soir plutôt tranquille. Et par paresse, je ne m'étais pas habillé très chaudement pour aller faire des courses à trois portes de chez moi.

J'étais au fond de la dernière rangée, à tergiverser devant les rayons de biscuits. J'en mange presque sans arrêt. Parfois je ne me nourris que de cela. Pas parce que je manque d'argent, mais par goût. Mon dépanneur préféré a décidé de se spécialiser dans les biscuits. Il en a de nombreuses sortes. Qu'il vend, bien entendu, plus cher qu'à l'épicerie, je le sais bien. Mais par paresse…

Donc j'étais là à tenter de choisir lorsque je les ai entendus entrer. J'ai d'abord pensé qu'ils étaient quatre ou cinq tellement ils faisaient du bruit. Mais à vrai dire ils n'étaient que deux. J'ai essayé de ne pas leur prêter trop d'attention. Sans doute de jeunes baveux qui veulent écœurer le caissier, me suis-je dit. Ils ont peut-être pris une bière de trop. J'ai déjà eu leur âge.

Au bout de quelques secondes, je dus admettre que ce n'était pas le cas. J'ai bien vite compris qu'ils étaient là pour commettre un vol. Je me suis écrasé dans un coin, derrière des boîtes. Cela me faisait comme une petite cachette. Je ne sais trop pourquoi, mais j'ai pensé à mon enfance, lorsque nous nous prêtions à ce genre de jeu durant une partie de l'été.

Ils ne m'avaient sûrement pas vu, sinon ils s'en seraient pris à moi. Un des deux jeunes, armé d'un couteau, est d'ailleurs passé tout près, à ma gauche. Il portait une cagoule. Je l'ai entendu crier à l'autre : « C'est ok, criss, y a personne. Tu peux y aller… Déniaise… » Je n'utilise sans doute pas les bons mots. Je traduis, en quelque sorte, à ma façon. Je n'étais plus du tout dans un état de bien-être. Au contraire, je me sentais étourdi. J'avais chaud, mal au ventre. J'ai même eu peur de souiller mon pantalon. Ou de perdre connaissance.

Et c'est là que la vieille dame est entrée, bien naïvement. Sans doute sur la pointe des pieds et sans doute en souriant. Je dis sans doute, car je ne la voyais pas. Je la connais depuis longtemps. Elle me salue poliment chaque fois que je la croise dans le quartier. Je l'imaginais bien vêtue pour la saison. Mais que venait-elle faire ici à vingt-deux heures trente, un mardi soir ? Elle a donc salué tout le monde et j'ai tout de suite reconnu sa voix. Elle a dit au caissier qui avait les mains en l'air : « Figurez-vous qu'il ne me reste plus de lait pour mon chat… » Je me suis penché un peu et je l'ai vue qui se mettait à fouiller dans son porte-monnaie en comptant ses sous à haute voix.

C'est sans doute cette lenteur de la vieille dame et aussi sa gentillesse qui ont perturbé la scène du vol. On aurait dit que tout s'était arrêté brusquement. Je voyais maintenant les voleurs de dos, tous les deux avec leur couteau à la main, le caissier paniqué et la vieille dame qui calculait toujours. J'ai même pensé, durant un moment, que tout s'arrangerait. J'allais me lever et dire : « Les gars, tout va bien. On oublie tout et chacun rentre chez soi… Je suis certain que Martin, le caissier, vous laissera partir sans appeler la police… Nous sommes des gens civilisés… Je vais reconduire madame Tremblay chez elle… »

J'aurais même pu ajouter : « Partez sans faire de bruit. Prenez soin de vous… »

Cela était trop beau pour durer. En cinq secondes, on aurait dit qu'une tornade venait de s'abattre près du comptoir. La vieille dame s'est tout à coup retrouvée par terre. Elle n'avait sans doute pas du tout réalisé ce qui se passait. Elle devait se demander pourquoi on la frappait ainsi. Elle est tombée avec fracas parmi les boîtes de conserve. J'ai vu sa tête heurter le sol par la suite comme un ballon, rebondir une seule fois et cesser de bouger. Elle était tournée vers moi. Son regard était toujours aussi doux, mais ses yeux étaient fixes. Sans doute pour l'éternité. Du sang coulait lentement de sa tempe droite. Cela faisait déjà une petite tache rouge sur le plancher sali par la neige qui y fondait. J'aurais dû aller la prendre dans mes bras et la bercer tendrement. Je pensai à tous ces vieillards dont on ne s'occupe pas assez…

Cette réflexion ne dura pas longtemps puisque les bruits et les cris reprenaient de plus belle. Le caissier était allé rejoindre la vieille dame, mais il n'avait pas perdu connaissance. Il regardait les voleurs s'emparer des billets de loterie et des paquets de cigarettes. Il leva un bras comme pour les empêcher de continuer et il reçut un coup de pied dans le ventre, ce qui le fit retomber près de madame Tremblay. Il cessa de bouger lui aussi.

Plus que jamais, je constatais à quel point je ne suis pas brave. Les deux voleurs étaient sans doute très jeunes. Je me disais que je pourrais peut-être les surprendre. En assommer un avec une bouteille de bière et faire fuir l'autre. Mais je ne bougeais pas, pétrifié.

Quand je les entendis partir avec bruit, je ne bougeai toujours pas. Je me mis à pleurer comme cela ne m'était pas arrivé depuis plusieurs années. Je restais assis par terre sur le plancher souillé, à trembler. J'aurais pu alors essayer de sauver au moins une vie, mais j'étais paralysé. Et je ne sais pas combien de temps cela dura.

C'est l'arrivée d'un nouveau client, un autre résident du quartier, un homme dans la quarantaine que je salue à peine lorsque je le croise, qui vint me sortir de ma stupéfaction. Je finis

par me lever. Lorsqu'il m'aperçut, debout au milieu de l'allée, il pensa sans doute un instant que j'étais le responsable de tout ce carnage. Mais comme j'avais peine à tenir sur mes jambes et que j'étais sans doute blanc comme un drap, il comprit que ce n'était pas le cas.

En le voyant réagir, je me suis dit qu'il y avait des gens capables de conserver leur sang-froid. Il appela la police, essaya d'aider les deux blessés tant bien que mal. Il me réconforta un peu par de bonnes paroles. Autrement dit, il fit tout ce que je n'avais pas eu le courage de faire.

Lorsque les policiers et l'ambulance arrivèrent, il était déjà trop tard pour la vieille dame. Le caissier fut conduit à l'hôpital. J'ai appris qu'il en était ressorti deux jours plus tard. Il souffrait encore de maux de tête.

J'ai maintenant un chat. Je l'ai baptisé Émile parce que c'est le prénom d'un poète que j'aime beaucoup. C'était aussi le nom de mon père. Je m'occupe de ce chat qui a jadis appartenu à madame Tremblay. C'est ma façon de me racheter un peu... Il aime en effet beaucoup le lait. J'ai pu le constater rapidement. Son ancienne maîtresse ne semble pas trop lui manquer. Moi, je pense souvent à elle. Je m'ennuie de son sourire très doux.

Malgré les renseignements que j'ai donnés à la police, les deux jeunes voleurs n'ont pas été arrêtés.

Je n'ai plus jamais acheté de biscuits. Et je crois que je ne serai plus capable d'en manger jusqu'à la fin de mes jours.